



JOSÉ BLEGER : PENSER LA PSYCHANALYSE

[Leopoldo Bleger](#)

Presses Universitaires de France | « [Revue française de psychanalyse](#) »

2017/3 Vol. 81 | pages 151 à 184

ISSN 0035-2942

ISBN 9782130788447

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2017-3-page-151.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# RECHERCHES



## *José Bleger : penser la psychanalyse*<sup>1</sup>

Leopoldo BLEGER\*

L'œuvre de José Bleger ne se laisse pas aisément résumer<sup>2</sup>, elle est le fruit d'une élaboration au fil des années, avec de points d'inflexion issus de sa *praxis*, terme qu'il reprendra en 1969. La psychanalyse occupait une place centrale pour lui et il pensait qu'il fallait la faire travailler de différentes façons, sur des terrains différents et ne la cantonner ni à sa pratique clinique ni à ses élaborations théoriques : la psychanalyse est, à ses yeux, porteuse d'une profonde révolution épistémologique (1971), interne au champ même de la psychanalyse : « L'étude de la manière dont on acquiert et on systématise la connaissance psychanalytique appartient à la psychanalyse elle-même » (1958, p. 22)<sup>3</sup>.

Je situerai la psychanalyse argentine des années 1950, moment de la formation de José Bleger, avant d'aborder quatre notions qu'il a particulièrement travaillées : la séance psychanalytique, la symbiose, l'ambiguïté et la question du cadre psychanalytique. Pour mieux saisir l'ensemble de son parcours, il me faudra développer auparavant certains aspects des œuvres du philosophe français d'origine hongroise, Georges Politzer (1903-1942) et du psychanalyste argentin, Enrique Pichon Rivière (1907-1977).

Mon intention est de montrer une pensée en action. La meilleure façon de discuter une pensée est de saisir sa logique, la façon dont elle se donne des problèmes et les articule : c'est à l'intérieur d'un cadre qu'on pense.

1. Version modifiée du texte publié dans l'*International Journal of Psychoanalysis* en 2017.

\* Psychanalyste, membre titulaire de l'APF.

2. Mes remerciements pour les questions, leurs commentaires et critiques à Nenuka Amigorena-Rosenberg, Eduardo Vera Ocampo et John Churcher, avec qui nous avons longuement travaillé et échangé sur José Bleger et la psychanalyse en Argentine. Je remercie aussi Jan Abram, Howard Levine, Marie-Claire Caloz-Tschopp et Christine Frisch-Desmarez pour leurs invitations à venir parler de l'œuvre de José Bleger à Londres, Boston, Genève et Bruxelles.

3. Les traductions de l'espagnol ont été faites avec l'aide G. Gensel que je remercie vivement.

Suivant la tradition des analystes de cette époque, la clinique est omniprésente dans *Symbiose et Ambiguïté* (1967). Les chapitres 1 et 4 sont construits à partir de deux cures racontées en détail, avec de longs extraits de séances. Les chapitres 5 et 6, sur l'ambiguïté et le cadre respectivement, se servent de beaucoup d'exemples cliniques. J'en ai brièvement repris deux.

#### UNE PSYCHANALYSE EN ARGENTINE

L'Association Psychanalytique Argentine fut fondée en 1942 par Angel Garma, médecin espagnol immigrant, formé à l'Institut de Berlin, Marie Langer, médecin autrichienne formée à Vienne, Celes Cárcamo, Argentin de souche formé en France, et Guillermo Ferrari Hardoy<sup>4</sup>. Rapidement deux autres médecins les rejoignent : Arnaldo Rascovsky, pédiatre de formation, et Enrique Pichon Rivière, psychiatre, tous deux très intéressés par la psychanalyse. Retenons ce dernier nom.

L'Argentine de la fin du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle est peuplée par une importante immigration européenne, majoritairement des Espagnols et des Italiens, mais aussi des Irlandais, Allemands, Français et Juifs d'Europe de l'Est. Parmi ces derniers, la famille Bleger, au patronyme d'origine allemande, qui immigra vers 1905, fuyant les conditions de vie de la Russie tzariste.

Les devises engrangées pendant la Deuxième Guerre mondiale, grâce à la vente de viande et de céréales aux pays en guerre, avaient permis à Juan Domingo Perón de mener une politique sociale qui a propulsé incontestablement des avancées considérables : droit du travail, syndicats, congés payés, santé, ont permis que la classe ouvrière et la classe moyenne s'intègrent enfin à la vie du pays. Mais le contrôle politique et policier est fort et le projet clairement inspiré par l'Italie corporatiste.

L'essor de la psychanalyse en Argentine coïncide avec la chute de Perón lors du coup d'état militaire de 1955. Ce n'était pas le premier, ce ne serait pas le dernier. L'Argentine connaîtra un crescendo de la répression au fil des coups d'état : depuis le premier, en 1930, puis 1943, 1955, 1963, 1966 jusqu'en 1976 (et d'innombrables tentatives).

4. Il existe plusieurs textes et articles sur l'histoire de la psychanalyse en Argentine. Parmi d'autres : H. Faimberg, A. Cucurullo et L. Wender (1982), S. Arbiser, (2003), H. Etchegoyen et S. Zysman, (2005), R. Bernardi (2002), M. Plotkin (2001) et A. Dagfal (2011). Voir aussi l'introduction à l'édition en anglais de *Symbiose et Ambiguïté* (J. Bleger, 2013). Sur José Bleger : M.-C. Caloz-Tschopp (2014) et S. Amati Sas, M.-C. Caloz-Tschopp et V. Wagner (2016).

Le gouvernement de Arturo Frondizi (1957) permit un essor social et culturel, la création, entre autres, du cursus de psychologie à Rosario, deuxième ville du pays, puis à Buenos Aires. De 1957 jusqu'au coup d'état de 1976, ce fut une période d'effervescence dans la vie politique, sociale et culturelle, où la psychanalyse prit une place importante avec d'autres sciences humaines et sociales. Les psychanalystes de la jeune société argentine formaient un groupe très actif, fortement investi aussi dans d'autres terrains que la pratique clinique et la formation de psychanalystes. Ils s'intéressaient aux maladies psychosomatiques, à la psychose, aux groupes et au traitement des enfants : la santé mentale était presque entièrement asilaire, la psychologie purement académique. Avec la psychanalyse, ils disposaient d'un outil puissant et d'un terrain quasi inexploré : prédominait un esprit pionnier.

De mon point de vue, la notion d'identification projective rend compte de la forte influence de Melanie Klein et du kleinisme au *Río de la Plata* des années 1950 à 1970. Penser en termes d'identification projective permet de se faire une idée de ce qui se passe avec le patient et de l'interpréter, c'est un cadre de pensée très opérationnel. Hanna Segal, Wilfred Bion et Donald Meltzer sont venus au *Río de la Plata*. Emilio Rodrigué, lui, est allé parfaire sa formation à Londres. Le kleinisme *rioplatense* est différent de celui de Londres. Le groupe argentin, qui contestait fortement la notion d'instinct (*instinto*), mettra en place une sorte de « Klein contre Klein » (N. Amigorena-Rosenberg, L. Bleger et E. Vera Ocampo, 2001) en se servant d'une autre notion kleinienne, celle de *position*. Ce sera l'identification projective et les positions *sans* les instincts, et même *contre* les instincts. Un livre de Willy Baranger (1971) illustre parfaitement ce courant. La psychanalyse des années 1950 et 1960, en Argentine et ailleurs, était sous l'impact de la Deuxième Guerre mondiale, et du discours raciste, biologisant, assassin qui s'était répandu en Europe. Au lendemain de la guerre, il était important de mettre l'accent sur les autres forces en jeu dans la vie humaine, forces sociales, interaction humaine, parole et langage, et de faire valoir leur importance pour se différencier à tout prix de ce discours<sup>5</sup>.

#### QUELQUES REPÈRES BIOGRAPHIQUES

José Bleger est né en Argentine en 1922 de parents juifs immigrés. Ses engagements dans la profession et dans l'activité politique se sont développés

5. On peut supposer un mouvement analogue en France. Voir par exemple le débat au sein de l'*Association Psychanalytique de France* encore en 1984 (D. Anzieu, R. Dorey, J. Laplanche et D. Widlöcher).

parallèlement, au moment où le pays faisait l'expérience du populisme péroniste. La plupart des intellectuels étaient davantage préoccupés par le débat sur le fascisme que par les particularités de la vie politique argentine. S'inscrire au Parti Communiste et partager les inquiétudes humanistes constituaient, pour les jeunes de sa génération, les deux volets d'un même militantisme. Ses études de médecine terminées en 1947 à Rosario (300 km de Buenos Aires), il démarre une pratique libérale de la neurologie et de la psychiatrie à Santiago del Estero, au nord de l'Argentine.

Il entreprend une analyse avec Enrique Pichon Rivière, un personnage étonnant qui a étendu le champ de ses recherches à la psychiatrie, la psychanalyse, ainsi qu'à la psychologie des groupes et des institutions. Si l'on peut parler d'une école argentine de psychologie et de psychanalyse, elle a trouvé une bonne partie de son inspiration dans l'enseignement de « Pichon », adepte de l'enseignement oral (Pichon Rivière 1970 et 1985, R. Bernardi et B. de León Bernardi, 2012). Ceux qui connaissent son style retrouveront aisément les références implicites à sa pensée dans les textes de J. Bleger. C'est Pichon qui indiqua la voie intersubjective et situationnelle, plutôt qu'historico-génétique, un point de vue concret et dramatique – au sens que Georges Politzer donnait à ces termes – à l'encontre du pulsionnel (l'instinctuel devrait-on dire) tel qu'il était compris à l'époque.

La pensée de J. Bleger fut influencée également par Georges Politzer, surtout celui de la première époque, de la critique du substantialisme de l'hypothèse de l'inconscient et sa réification (1928).

Il s'installe à Buenos Aires à partir de 1954 et publie *Psychanalyse et dialectique matérialiste* en 1958. Malgré le titre, il ne s'agit pas d'une synthèse freudo-marxiste dans la lignée de Reich ou de Marcuse, mais d'une série d'études sur les schémas référentiels de Freud, ainsi que d'une première tentative pour donner corps à une utilisation de la dialectique que J. Bleger pense retrouver dans la pratique psychanalytique elle-même.

Quelques années plus tard, il fait publier les œuvres psychologiques complètes de Politzer en espagnol, accompagnées d'une longue préface et de plusieurs études en postface (*in* Politzer 1965 et 1966). Si la psychanalyse, écrit J. Bleger, est « un champ scientifique particulier et le marxisme une conception du monde, il n'y a pas lieu de faire une comparaison, une conciliation ni une intégration » (1966, vol. 3, p. 56). Or, continue J. Bleger, si « de tout champ scientifique on peut faire une conception du monde et une philosophie » (*ibid.*, p. 58), c'est également le cas de la psychanalyse et du darwinisme. On peut donc comparer marxisme et psychanalyse, en considérant cette dernière du point de vue de l'idéologie qui la soutient et avec laquelle elle est construite. En effet, « toute recherche et tout développement théorique et technique impliquent nécessairement une idéologie » (*ibid.*, p. 60).

En 1962, J. Bleger se rend en Union Soviétique. À son retour, il témoigne de l'antisémitisme officialisé. Parlant couramment le yiddish, il a constaté ce que bien d'autres avaient vu avant lui. Un article et un débat sur cette question viendront précipiter sa rupture avec le Parti Communiste, conséquence inattendue des différends sur la psychanalyse, quelques années auparavant. L'engagement politique de J. Bleger était public. Ses idéaux de gauche resteront les mêmes. Par la force des choses, la politique est, en Argentine, toujours au premier plan.

Il est difficile de séparer son travail d'analyste de son intérêt pour la psychologie et les institutions, aussi bien que de ses positions dans la vie sociale et politique. J. Bleger pensait que les facultés de Psychologie de l'Université (où il a été professeur jusqu'en 1966) ne devaient pas former des psychanalystes. C'était la tâche de l'Asociación Psicoanalítica Argentina. Les psychologues devaient, à son avis, forger les instruments pour travailler sur beaucoup d'autres champs et s'orienter sur la prévention primaire. Cette idée et une importante activité d'enseignement se reflètent d'abord dans *Psychologie de la Conduite* (1963), livre où, suivant l'inspiration de Pichon Rivière, il tente d'articuler un ensemble de courants de la psychologie. En 1966, *Psychohygiène et Psychologie Institutionnelle*, développe explicitement le rôle du psychologue. En 1970, *Thèmes de Psychologie : entretiens et groupes* réunit différents textes. Décédé en 1972, il a laissé de nombreux textes inédits, encore en cours d'élaboration.

#### AVEC POLITZER ET PICHON RIVIÈRE

Georges Politzer était un philosophe français d'origine hongroise. Il a publié en 1928 un ouvrage sur la psychanalyse qui, en son temps, eut une importante influence en France. Il fut fusillé au Mont Valérien par les Nazis en 1942, pour ses activités de résistant.

José Bleger présente le livre :

« *Critique des fondements de la psychologie* n'est ni un exposé de psychologie ni de psychanalyse, ni une œuvre philosophique au sens courant du terme. C'est une étude des fondements avec lesquels sont construites la psychologie et, plus spécialement, la psychanalyse. En toute rigueur, nous devrions le considérer comme un essai épistémologique, dans lequel Politzer invite le lecteur à réfléchir<sup>6</sup> avec lui sur la psychanalyse : les connaissances et la méthode

6. Les italiques sont de J. Bleger.



qu'elle apporte, la nouvelle conception de la psychologie qu'elles signifient, les suppositions et la construction théorique des hypothèses freudiennes et le retour théorique ultérieur aux supposés fondamentaux de la psychologie classique (réalisme, abstraction et formalisme), comme une inconséquence avec le propre mouvement de rénovation que la psychanalyse suscite » (*in* Politzer, 1965, vol. 1, p. 24).

Pour J. Bleger, en 1966, près de quarante ans après sa publication, le livre de Politzer, en tant qu'étude épistémologique de la psychanalyse, « constitue la plus importante – ou la seule – [étude] écrite jusqu'à présent » (*ibid.*, vol. 2, 1966, p. 236).

Le livre est difficile à classer : c'est une critique des fondements, prenant le mot « critique » dans le sens que lui donnait Kant : libre examen. Son ton est parfois pamphlétaire, son développement par moments répétitif ou insuffisamment articulé. Mais un livre passionnant.

Politzer critique avec férocité la psychologie dite classique, celle des facultés mentales telles que mémoire et jugement. Il ridiculise la méthode traditionnelle de la psychologie classique, c'est-à-dire l'introspection, pour l'opposer à la méthode de la psychanalyse. La psychologie classique, dira Politzer avec ironie, doit supposer un psychologue chez celui qui fait l'introspection, comme si le physicien devait devenir bobine pour étudier l'induction. La psychologie doit se libérer de l'idée de mimétisme selon laquelle il faut « “revivre sympathiquement les états d'âme de son sujet” » (guillemets de G. Politzer, 1968, p. 83).

Pour Politzer, « Les psychologues sont scientifiques comme les sauvages évangélisés sont chrétiens » (*ibid.*, p. 6). Le problème de la psychologie classique réside donc dans ses fondements mêmes : impossible de travailler à partir d'eux.

L'une des questions essentielles que pose Politzer est celle de la définition du fait psychologique. Il pense que c'est surtout la psychanalyse qui a su trouver un objet et une méthode révolutionnaires. Son livre prend comme objet principal *L'Interprétation des rêves* (1900a) de Freud. Pour Politzer, la psychanalyse apporte une nouvelle définition du fait psychologique, elle constitue « une révolution copernicienne » (1968, p. 227).

Politzer pense qu'il est difficile de quitter notre cadre de pensée habituel : « notre sensibilité est faussée » (*ibid.*, p. 19). La psychologie classique persiste, même dans notre façon de penser. Son livre devient passionnant, et d'une indiscutable actualité, lorsqu'il nous fait sentir ou toucher du doigt la difficulté de sortir de ce cadre de pensée marqué par l'abstraction, le formalisme et le réalisme. Il réussit à transmettre, plus qu'à dire, une autre façon de voir et de penser : c'est une réforme de l'entendement qu'il vise. Pour lui,

la psychologie en est au point où se trouvait la philosophie au moment de la publication par Kant de la *Critique de la raison pure*. Le lecteur doit changer son schéma conceptuel.

J. Bleger ne fait pas que reprendre la critique de Politzer aux fondements de la psychanalyse, selon laquelle son élaboration théorique n'est pas fidèle à la révolution qu'elle introduit. Pour Bleger, cela ne concerne pas seulement la psychanalyse mais les sciences humaines en général. Si chaque science, écrit-il, « étudie des faits irréductibles aux objets des autres sciences » (*op. cit.*, vol. 1, p. 241), alors « la psychanalyse n'a pas d'outils pour investiguer les lois sociales [...] et elle doit donc intégrer ses connaissances à celles d'autres sciences ». Et plus loin : « en aucune façon la psychanalyse ne supprime la nécessité de la sociologie ni de l'économie politique ; et vice-versa, ces dernières ne remplacent pas l'apport de la psychologie » (*ibid.*, p. 242). Double mouvement, d'investigation dans son propre champ, et d'intégration avec d'autres disciplines.

J. Bleger adopte le modèle des « trois aires » de Pichon Rivière. L'esprit [la psyché, *mente* en espagnol, *mind* en anglais], le corps et le monde extérieur sont représentés comme trois cercles concentriques. Le troisième (le monde extérieur) inclut les deux autres, le deuxième (le corps) inclut le premier (l'esprit). J. Bleger s'en est beaucoup servi, par exemple pour montrer comment le comportementalisme a fait de la troisième aire le tout du comportement, de même que la psychanalyse tend à le faire avec son supposé « mentaliste ».

Le modèle de Pichon Rivière (1956, 1959, 1960, 1961) sera complété par J. Bleger par le « principe d'équivalence des trois aires de la conduite » dont il tire des conséquences d'une grande portée. Il écrit :

Les aires du comportement sont équivalentes et aucune d'elles n'est privilégiée, dans le sens qu'aucune d'elle n'explique ni ne fonde les autres. Un tel principe implique que toute conduite humaine, quelle que soit l'aire dans laquelle elle se manifeste, est *toujours* psychologique (autant que biologique et sociologique *en même temps*), et que par conséquent on ne doit pas réduire la psychologie à l'esprit<sup>7</sup> (Bleger, 1966, vol 2, p. 249).  
« L'unité n'est pas causale mais structurelle » (*ibid.*, p 251).

Le phénomène de la conversion postulé par Freud perd ainsi une partie de son énigme : il ne s'agit pas de convertir un phénomène psychique en un phénomène corporel. Ce sont des aires différentes du comportement. La dimension psychologique de la vie humaine peut se manifester dans n'importe quel terrain, à commencer par le corps, mais aussi dans n'importe quel aspect de la vie interpersonnelle ou sociale. Un fait n'a pas besoin d'être mental pour être psychologique. On attribue au symptôme de la conversion un contenu

7. Les italiques sont de J. Bleger.

mental préexistant : comme si le fait psychologique ne pouvait se manifester de manière primaire *dans* le corps ou *par* le corps.

Pour J. Bleger, le comportement commence génétiquement par être corporel, puis il se manifeste dans le monde extérieur et plus tardivement dans l'aire psychique « qui se constitue lorsque la possibilité d'une grande discrimination de formation de symboles existe » (*ibid.*, p. 253) ; le corps est, « aussi biologique et social que les phénomènes mentaux » (*ibid.*, p. 238).

Il explicite la triple critique de Politzer du fonctionnement de la psychologie classique : « l'abstraction élimine l'individu ou l'isole de ses relations et situations vitales ; le formalisme rompt ou fragmente le drame en classes ou en composants ; le réalisme conduit à une chosification, à une transposition de processus en choses (en choses mentales dotées d'existence physique) » (*ibid.*, p. 261-262). L'abstraction isole, le formalisme fragmente et le réalisme chosifie.

La construction mentaliste « suppose de ne considérer comme psychologiques que les phénomènes mentaux (phénomènes de l'aire de l'esprit) et de supposer la même structure ou le même type d'existence pour les autres phénomènes psychologiques » (*ibid.*, p. 271). C'est ainsi que l'institution peut être considérée comme un fait psychologique à part entière. Nous y reviendrons avec la question du cadre psychanalytique.

J. Bleger pense que Freud et la psychanalyse intègrent à la connaissance de l'être humain « une partie de sa vie qui apparaît dissociée ou aliénée », de même que Freud « intègre dans la culture et la connaissance de l'homme une partie aliénée de soi-même et de la culture » (*ibid.*, p. 259).

La névrose, pour J. Bleger, se base toujours sur une formalisation, une division schizoïde, division et séparation formelles des termes antinomiques du conflit. La névrose est constituée par les différents moyens par lesquels on maintient la dissociation formelle de la contradiction dialectique du conflit. « La névrose opère toujours avec la logique formelle ou sa caricature » (*op. cit.*, vol. 1 p. 279). C'est d'une désarticulation de la dialectique qu'il s'agit, question abordée d'un tout autre angle avec le cadre psychanalytique, nous le verrons plus loin.

Pour lui, l'abstraction, le formalisme et le réalisme ne sont pas des erreurs de notre entendement, mais la manière dont celui-ci apparaît dans la société aliénée. C'est l'aliénation qui produit des relations abstraites et chosifiées. Ainsi, les processus d'abstraction, réalisme et formalisme imprègnent non seulement les « supposés de la psychologie classique, mais aussi notre vie quotidienne et nos relations sociales ou interpersonnelles. La méthodologie est un reflet et une continuation des supposés qui régissent toute notre vie et pas seulement l'investigation scientifique » (*ibid.*, p. 279). Cette reconsidération

de la psychologie et de la psychopathologie à partir de l'aliénation, est un des projets que J. Bleger considère comme nécessaires pour pourvoir dépasser les conséquences de cette même aliénation dans la recherche scientifique. L'aliénation, en tant que phénomène social, accomplit « le même processus que celui que la névrose accomplit dans l'ordre des phénomènes psychologiques » (*ibid.*).

D'après lui, nous pensons avec les mêmes outils ou éléments que ceux avec lesquels se construisent la névrose et la science : réalisme, formalisme et abstraction. De là, la réforme de l'entendement que Politzer appelait de ses vœux.

J. Bleger utilise ici l'outil, à son avis irremplaçable, de la dialectique matérialiste, celle que l'on retrouve dans le titre de son livre de 1958. Le matérialisme dialectique est à la fois un grand microscope et un grand télescope « qui doivent être utilisés comme des moments d'un seul processus unitaire, totalisant et individualisant » (1965, vol. 1, p. 12). Le formalisme sépare ces différents moments. Dans sa préface à l'édition en anglais de *Symbiose et Ambiguïté*, Horacio Etchegoyen, qui a bien connu J. Bleger, écrit qu'il comprenait le matérialisme dialectique « better than most » [*mieux que la plupart*] (2013, p. xiii)<sup>8</sup>.

#### UNE DÉMARCHE PERSONNELLE.

Avant de continuer, une remarque : il serait erroné de présenter les idées de J. Bleger en psychanalyse comme un « système », pour au moins deux raisons. Nous avons déjà indiqué la première : lire ses textes chronologiquement, met en évidence l'évolution de sa pensée. C'est le cas de *Symbiose et Ambiguïté*, dont une partie est la reprise de textes écrits entre 1959 et 1964. C'est également le cas des textes écrits entre 1967 (date de la publication de *Symbiose et Ambiguïté*) et sa mort en 1972. Et c'est, bien sûr, le cas pour beaucoup d'autres psychanalystes. Suivre l'évolution de sa pensée, ses raisons de modifier sa conceptualisation, c'est découvrir la trame de son œuvre. *L'Avant-propos*

8. Ce qui nous intéresse ici est la lecture de G. Politzer par J. Bleger. Mais on peut rappeler au lecteur français la place de Politzer dans le débat sur la psychanalyse en France : J. Laplanche en est le meilleur exemple. En 1959 il écrit : « Pour toute une génération, cet ouvrage [*Critique des fondements de la psychologie*] a fait fonction d'une véritable "introduction à la psychanalyse". » Il y reviendra longuement, en particulier dans ses *Problématiques IV* (1981). Sur Politzer et le débat avec la psychanalyse, voir le texte très bien documenté de H. Hubert (2010). Sur Politzer en tant que philosophe et militant, voir le recueil publié en 2013 par Roger Bruyeron avec une très intéressante « Présentation générale », p. 7-48. Sur un autre plan, le livre de son fils, Michel Politzer (2013).

de *Symbiose et Ambiguïté* en retrace clairement le trajet. Beaucoup de ses textes commencent par une récapitulation du point de vue des collègues et leur discussion de ses propres points de vue. Sa bibliographie est considérable et très variée.

D'autre part, parce que ce qui l'intéresse, c'est d'envisager les différents points de vue : l'« *enfoque* »<sup>9</sup>. « *Enfocar* » appartient au lexique de la photographie : c'est la mise au point pour que l'image se précise, voire se constitue. Soudain, la mise au point d'une image floue « fait apparaître » un objet distinct. Il s'agit de différentes places depuis lesquelles un problème doit être considéré pour faire jouer ses différentes perspectives. J. Bleger aborde le cadre, par exemple, non seulement du point de vue psychanalytique, mais aussi comme une institution et comme une *Gestalt*. Ainsi, la pratique de la psychanalyse est-elle indissociable d'un esprit d'investigation : décrire ce qui « est », sans jugement de valeur ni référence à une quelconque normalité.

Il s'agit de décentrer sa pensée, de se défaire des préjugés, pour comprendre le fonctionnement. Ainsi dans son texte sur la praxis, il écrit que « ce n'est pas de discuter le concept lui-même qui l'intéresse, mais les points de vue [*enfoques*] sur le concept » (Bleger, 2003, p. 1098). On reconnaît ici l'influence de la phénoménologie de Merleau-Ponty. Les deux textes de J. Bleger que je viens de citer sont non seulement construits de cette façon, mais leur objet même apparaît plus nettement en raison de cette façon de procéder, une pensée qui lui était propre et qui tente de réfléchir sur elle-même. La démarche est inséparable de son objet, et l'objet inséparable de la démarche.

#### UN POINT DE DÉPART : LA SÉANCE PSYCHANALYTIQUE

Si l'idée de « situation analytique » est présente très tôt dans l'œuvre de Freud et devient un thème important du développement de la psychanalyse à partir des années 1920<sup>10</sup>, la séance psychanalytique en elle-même ne semble pas avoir été étudiée comme un objet *per se*<sup>11</sup>.

9. En photographie, c'est littéralement la mise au point. Mais utilisé de manière étendue, le mot en espagnol, « *enfoque* », n'a pas d'équivalent exact en anglais ni en français. Ce serait entre « approche », « angle » et « point de vue ».

10. Voir le chapitre sur la situation psychanalytique dans le livre de 1924 de S. Ferenczi et O. Rank.

11. Mais on peut citer le texte de M. Langer déjà en 1951, « Une séance psychanalytique ». E. Rodrigué et G. T. de Rodrigué écrivent en 1966 : « Pour nous, l'unité du processus analytique est la séance. L'heure analytique est un événement d'une grand complexité [...] chaque séance est une grande synthèse du processus [*acontecer*] psychique : l'interaction entre ce qui se répète et ce qui se renouvelle »

Dans un texte de 1957, J. Bleger tente de clarifier et d'explorer diverses facettes de cette réalité appelée « séance psychanalytique »<sup>12</sup>. Il s'agit de la transformer en un instrument du traitement au travers de la considération détaillée de l'« ici, maintenant, avec moi » du transfert.

En prenant la séance analytique comme objet d'investigation, J. Bleger s'inscrit dans différentes lignes de pensée déjà en germe dans le groupe argentin. D'une part le contre-transfert, étudié par Enrique Racker (1960) non plus comme un obstacle mais comme un outil du psychanalyste. De l'autre, le point de vue situationnel de Pichon Rivière, en opposition radicale avec les points de vue dynamique et surtout génétique. À ces deux apports, il faudrait ajouter celui déjà mentionné de la critique de l'essentialisme de l'inconscient de Politzer.

Le texte de J. Bleger commence par montrer deux moments majeurs de la constitution de la psychologie dite scientifique : la naissance de la psychologie historico-génétique (en différenciant ses deux aspects : l'historique comme énumération ou *sériation*, et le génétique en des termes causals, l'un étant la conséquence de l'autre) et le point de vue situationnel, c'est-à-dire la prise en compte de chaque moment donné et de sa suite. Il s'agit surtout de tirer les conséquences et les implications de ces deux modalités de pensée.

Tant qu'on s'en tient à l'idée de contenu mental, on reste dans une vision parcellaire, on suppose que les choses sont « dans le patient ». Il s'agira donc de montrer les implications *pour* et *de* l'analyste, et de passer de l'idée d'observateur neutre qui fonctionne comme un écran sur lequel se projettent les « choses » du patient, à une vision où l'analyste est pleinement impliqué.

Dans son livre de 1928, Politzer définit le « drame » comme un « fait », sans aucune résonance romantique (*op. cit.*, vol. 1 p. 11). Il parle de la « vie dramatique de l'homme » pour se référer à la vie « concrète », un événement ou un acte qu'il s'agit d'interpréter comme tel, sans chercher à le remplacer par l'action d'une supposée entité psychique, ce qui nous ferait tomber dans le *formalisme*. À partir de là, J. Bleger montre que les éléments de la pratique sont traduits et fonctionnent comme des doubles ontologiques, il ne s'agit plus d'une situation « concrète », celle qui a lieu [« *acontece* »] lors de la séance, et on ne voit plus que des « forces » à l'œuvre. Exemple : dire que c'est la pulsion de mort qui se manifeste dans une séance est, pour J. Bleger, une transposition de la séance en des termes dynamiques en annulant la « dramatique ».

(p. 11) Et plus loin : le groupe argentin « a apporté un style et une approche [*enfoque*] qui nous sont spécifiques [...] une série de présupposés de base qui se sont incorporés à notre façon de travailler et de comprendre l'analyse » (*Ibid.*, p. 19).

12. Publié en 1958 comme chapitre 6 de *Psicoanálisis y dialéctica materialista*.

Le texte pointe le divorce entre le fonctionnement de la clinique psychanalytique et sa conceptualisation : les analystes ne font pas ce qu'ils disent qu'ils font.

Selon le Bleger de ce texte de 1957, et suivant une fois encore une idée de Pichon Rivière, la séance serait un développement dialectique en spirale entre ce que le patient « amène » ou dit, ce que l'analyste interprète et l'effet de cette interprétation, entendu moins comme « réponse » que comme une nouvelle facette du matériel, interrelation dialectique qui permet le déploiement des différents éléments en jeu<sup>13</sup>. La séance analytique est définie comme « une relation bi-personnelle, au cours de laquelle la conduite [ou comportement] de chacun des participants est en relation avec les caractéristiques présentes de la situation » (Bleger, 1958, p. 141).

Le terme de « conduite » ou « comportement » dans cette définition peut surprendre, c'est un concept central dans un livre d'enseignement de la psychologie (1963). Les aspects révolutionnaires et scientifiques ne le sont pas à la manière du « behaviorisme » mais en termes d'histoire personnelle du patient, de « devenir humain ». La conduite implique de prendre en compte non seulement le matériel verbal mais tout ce qui a lieu – *lo que acontece* – dans la séance<sup>14</sup>.

La notion de fantasme inconscient n'est pas pensée d'un point de vue ontologique, comme entité déjà là, mais comme produit dans et par la situation, un devenir qui a lieu<sup>15</sup>. Ce n'est pas un hasard si Politzer a développé sa critique et son travail à partir du rêve, un « déjà-là » qui *ocurre*, qui advient. Pour J. Bleger, la séance analytique est définie comme un objet d'étude et de travail, un objet scientifique : on se donne une aire, on délimite quelque chose pour pouvoir le penser. L'analyste interprète à partir de ce qu'il a entendu, vu ou vécu avec le patient, mais il interprète aussi à partir de la *façon* dont il a entendu, depuis sa propre fenêtre, pour ainsi dire.

Pour rendre compte de cette question, Pichon-Rivière avait créé une notion, le schéma conceptuel, référentiel et opérationnel. Voici la définition qu'en donne J. Bleger dans *Psicología de la conducta* : « D'après Pichon Rivière, le schéma conceptuel et référentiel est l'ensemble des idées, attitudes, émotions, connaissances et expériences avec lesquelles un individu pense et agit » (Bleger, 1963, p. 230). Il ne s'agit donc pas seulement des idées et des connaissances, mais

13. Voir à ce propos le texte de W. Baranger de 1974, particulièrement éclairant.

14. Le terme en espagnol, *acontecer*, n'a pas d'équivalent exact en français ni en anglais : ce qui a lieu, ce qui arrive, événement, devenir. Il correspond au terme allemand que Freud utilise dans son texte de 1911 sur les « Deux principes du devenir/processus psychique », *Geschehen*.

15. Ce sera aussi un point important dans le texte de M. et W. Baranger sur le champ : considérer la situation analytique à partir du fantasme inconscient du couple patient-analyste (1961-1962).



aussi de ce avec quoi on pense et on agit. On pourrait ajouter : souvent sans savoir qu'on pense et agit *dans* ce « schéma » ou *avec* lui<sup>16</sup>.

Le mot « schéma » est un peu trompeur en français, il fait penser à une simplification. Ce n'est pas le cas en espagnol. Il faudrait peut-être le traduire par « schème ». Il ne s'agit pas d'une représentation simplifiée mais, au contraire, d'un ensemble très complexe d'émotions et d'expériences, les « données » de soi-même à soi-même à chaque moment ou presque, un ensemble d'une extrême condensation. Ce que le patient dit ou « fait » active ou réactive nécessairement énormément de choses chez l'analyste. Ce qui peut paraître banal, mais il s'agit d'en tirer toutes les conséquences.

Le texte sur la séance était la première partie du mémoire que J. Bleger écrivit en 1957 pour devenir membre de l'*Asociación Psicoanalítica Argentina*. La deuxième partie est l'étude détaillée du matériel clinique et de toutes les implications d'une seule séance psychanalytique (un premier entretien), autant du côté du patient que du côté de l'analyste. Pour des raisons de confidentialité, le texte ne fut jamais publié. Or la discrétion concerne peut-être moins le patient que le jeune analyste qu'était J. Bleger, encore en analyse avec Pichon Rivière. Le patient lui avait été adressé par la femme de Pichon, Arminda Aberastury. Le fils d'amis du couple Pichon était allé chez eux, en plein délire, en quête d'aide. Mais Pichon était absent et ce fut sa femme, une analyste d'enfants, essentiellement, qui le reçut, le fit hospitaliser et contacta un jeune collègue pour qu'il s'en occupe. En lieu et place de son propre analyste. Ce récit clinique peut donc se lire comme un fragment de l'analyse de l'analyste. On peut y suivre une sorte de lutte du jeune José Bleger pour faire apparaître toutes les implications de chaque moment de la séance avec son patient, et pour distinguer sa propre place de celle de son analyste et de son patient<sup>17</sup>. Rétrospectivement, on peut penser que c'était une idée assez sage de vouloir tirer toutes les conséquences et les implications de la situation. D'ailleurs le mémoire s'appelle justement « Implications d'une séance psychanalytique ».

Avec son texte de 1957 sur la séance, il s'agissait de se donner les outils pour rendre possible le traitement psychanalytique des patients que Freud et beaucoup de ses élèves considéraient comme des contre-indications. Le texte sur la séance est une attaque en règle contre une conception génétiste et « instinctiviste » de la réalité humaine. C'est un texte assez radical. L'idée de spirale dialectique constitue une matrice mobilisatrice de la situation, pour

16. Le chapitre 10 de ce même livre est consacré aux « Cadres pour l'étude de la conduite ».

17. Extrême condensation de chaque séance qui fait penser, comme l'indique Freud, au contraste entre la brièveté du récit d'un rêve avec le déploiement de toutes les voies associatives impliquées dans les pensées du rêve.



l'ouvrir et la rendre opérationnelle. Comme dans le texte de Madeleine et Willy Baranger sur le champ (1961-1962), il s'agit de commencer par étudier tout ce qui se mobilise dans la séance, les aspects les plus vivants mais aussi les plus fous. Par son implication dans la séance, le psychanalyste se met en jeu sans restriction mais non sans avoir une idée qu'il le fait avec l'espoir que cette position, cette façon, rende possible quelque chose d'analogue chez le patient.

Le texte sur la séance analytique explicite en quelque sorte une orientation de la psychanalyse du mouvement argentin, qui a fortement mis en évidence une des facettes de la séance analytique : son actualité absolue. Faisant peut-être écho à la formule de Freud de considérer chaque séance comme première et unique. Le texte de 1957 sur la séance, de même que celui de 1966 sur le cadre, peuvent se lire isolément en les laissant nous « travailler ». Un échange très riche, fait de discussions et de reprises, a existé entre la plupart des psychanalystes argentins des années 1950 aux années 1970. Outre ceux déjà mentionnés (Pichon Rivière, Racker, Langer, les Baranger, et Rodrigué), on peut mentionner León Grinberg et David Liberman. Dans son ouvrage sur les fondements de la technique (1991), Etchegoyen rend compte des échanges et discussions entre psychanalystes argentins et non-argentins pour chacun des thèmes abordés<sup>18</sup>.

Le texte de 1957 insiste sur les possibilités qu'offre la séance ; celui sur le cadre de 1966, envisage un point de vue radicalement différent et, jusqu'à un certain point, opposé. Il s'agira de comprendre ce que patient et analyste peuvent faire de l'outil qu'est la séance et sa potentialité transformatrice pour que rien ne change<sup>19</sup>. S'attarder sur le texte sur la séance permettra, je l'espère, de mieux comprendre la suite. Avec sa définition de la séance, J. Bleger trouvera dans la symbiose une notion qui permet de penser la séance non seulement isolément mais dans l'ensemble du processus analytique. La symbiose amène une façon différente de penser la séance.

#### JOSÉ BLEGER ET SON IDÉE DE LA SYMBIOSE

Partant de la notion de dépendance, J. Bleger postule que la situation psychanalytique est une relation symbiotique. Vers 1959, Margaret Mahler

18. Voir aussi un texte très intéressant de David Liberman, où il s'agit de comparer ou confronter [en espagnol, *cotejar*] ses points de vue avec ceux d'autres collègues argentins (1971, p. 385-456).

19. D'une manière analogue, les Baranger dans leur texte sur le champ partent de ses potentialités pour aborder ensuite l'obstacle majeur qu'ils appellent « bastion » (*baluarte* en espagnol).

avait déjà publié certains de ses textes, que J. Bleger connaît et cite, sur les psychoses infantiles<sup>20</sup>. Mais sa conception de la symbiose s'avère très différente de celle de Mahler : il ne partage pas l'idée d'une période autiste normale du développement.

Pour lui, la symbiose est une interdépendance étroite, dans laquelle chacun des deux participants projette des parties de son moi dans l'autre, et fait fonctionner l'autre comme dépositaire. J. Bleger utilise un modèle de Pichon Rivière qui distingue le dépositaire, le déposant et ce qui est déposé. Une des clés pour comprendre l'utilité de cette discrimination est le fait que l' « on peut être dépositaire des objets internes de l'autre sans qu'on n'en ait jamais connaissance ni que la conduite en soit influencée » (Bleger, 1981, p. 20<sup>21</sup>). Le dépositaire peut aussi, sans le savoir, jouer le rôle qui correspond au déposé. « En vérité, écrit J. Bleger, on devrait parler de symbiose lorsque la projection est croisée et que chacun agit en fonction des rôles compensatoires de l'autre » (*ibid.*, p. 21). Depuis un angle différent, on retrouve ici l'idée déjà mise en pratique dans le texte sur la séance.

Dans un deuxième temps, il va postuler que la symbiose relève de la mise en jeu des parties indifférenciées de la personnalité qui correspondent dans un autre modèle à ce que Bion appelait à l'époque la « partie psychotique de la personnalité » (1974).

Dans le premier texte sur la symbiose écrit en 1959 et publié l'année suivante, J. Bleger insiste sur la nécessité que l'analyste puisse se faire une idée de ce que le patient est en train de faire *avec* lui et *de* lui presque à chaque moment. Cette idée prolonge l'intuition géniale d'une autre analyste argentine, Luisa Alvarez de Toledo, selon laquelle le patient avec ses associations et l'analyste avec ses interprétations non seulement disent ou parlent mais qu'ils *font* aussi quelque chose (1954). L'idée est familière pour les analystes contemporains, avec la notion d' « *enactment* » ou la reprise de la notion freudienne d'« *Agieren* ». Ce n'était pas le cas lorsque Alvarez de Toledo a publié son long texte en 1954, avant même donc que John Austin ne développe son idée d'actes de langage. Le texte d'Alvarez de Toledo a eu une influence décisive dans l'orientation prise par la psychanalyse argentine.

La notion de symbiose reprend les problèmes posés dans le texte sur la séance, pour les aborder autrement et en en faisant apparaître d'autres implications. Il ne s'agit pas seulement d'affiner la séance comme un outil

20. On retrouvera la liste complète de textes de M. Mahler cités par J. Bleger dans la bibliographie de *Symbiose et Ambiguïté*. Ils ont été en partie repris dans son livre (M. Mahler, 1968).

21. Les citations sont faites d'après la traduction en français de *Symbiose et Ambiguïté* avec quelques modifications.

psychanalytique. Il s'agit de penser à *partir* de la réalité de la séance, de la penser comme une réalité symbiotique. Puisque, comme on vient de le voir, la symbiose est l'entrecroisement des projections entre patient et analyste et l'action de déposer [en espagnol *deposición*<sup>22</sup>] chez l'autre des parties de soi-même, il s'agira de suivre les projections et ce qui a été déposé pas à pas, pour séparer ou plutôt discriminer. La discrimination étant un des buts de l'interprétation. Comme dans l'entretien de 1957 où J. Bleger cherchait à se discriminer autant de son patient que de son analyste, « la discrimination entre déposé et dépositaire rend possible la rectification de ce qui a été projeté, et par conséquent une meilleure connaissance de la réalité » (Bleger, 1963, p. 188).

Il étudie la symbiose dans le roman de Christiane Rochefort, *Le Repos du guerrier* (1958)<sup>23</sup>. Puisque la cure psychanalytique est une démarche « anti-symbiotique », il lui faut trouver un autre terrain pour étudier la symbiose « livrée à son propre cours dans la relation interpersonnelle » (1981, p. 45). Le choix d'un roman permet de mettre en évidence l'entrecroisement des rôles. Dans une cure analytique, cela correspond au champ du matériel clinique du transfert et du contre-transfert « dont on ne peut tout livrer à la publication » (*ibid.*). J. Bleger écrit : « Dans la symbiose, le rôle projeté coïncide avec le rôle du dépositaire. On devrait donc parler de symbiose lorsqu'il y a identification projective croisée et que chaque dépositaire agit en fonction des rôles complémentaires de l'autre et *vice-versa*<sup>24</sup> » (*ibid.*, p. 46). La symbiose opère par des projections massives qu'il faut ensuite immobiliser dans le dépositaire pour éviter que ce qui a été déposé ne fasse irruption dans la relation d'objet narcissique avec ses propres objets internes. Comme c'est un lien très condensé avec des aspects très complexes et contradictoires, l'analyste doit les discriminer peu à peu, à un rythme approprié.

Étant donné les caractéristiques de la relation symbiotique, J. Bleger l'appellera dans un premier temps « *objet agglutiné* » et ensuite « *noyau agglutiné* ». C'est un agglomérat, une agglutination ou condensation d'ébauches ou de formations très primitives du moi en relation avec des objets internes et des parties de la réalité extérieure à chaque niveau d'intégration. Une agglutination sans discrimination mais aussi sans confusion. C'est la structure psychologique la plus primitive avec une fusion de l'externe et de l'interne. Sa persistance constitue le noyau psychotique de la personnalité. C'est de l'ampleur ou de l'importance de ce noyau agglutiné que dépendent l'intensité

22. Il n'y pas, en français, le substantif correspondant comme c'est le cas en espagnol.

23. Première publication en 1961. Publié ensuite comme chapitre 2 de *Symbiose et Ambiguïté*.

24. Les italiques sont de J. Bleger.

et les caractéristiques de la dépendance symbiotique<sup>25</sup>. Autrement dit, il ne s'agit pas uniquement du maintien du clivage mais aussi de l'action et des effets de ce noyau agglutiné.

Les vicissitudes du noyau agglutiné dépendent aussi de la relation avec le moi le plus intégré de la personnalité. Ou bien le noyau agglutiné est contrôlé, ou bien il y a perte du contrôle et alors peut se produire une invasion du moi. Si l'invasion est massive et la situation extrême, il y aura une désagrégation psychotique. J. Bleger se sert de l'idée freudienne de continuité entre le normal et le pathologique mais aussi d'une idée de Pichon qui tentait de construire un modèle rendant compte de différents passages entre les manifestations pathologiques, la « normalité » et les crises de la vie, telles l'adolescence.

Dans la cure analytique, le transfert psychotique, ou plutôt les aspects psychotiques du transfert, se caractérisent par la qualité symbiotique. Ceci ne concerne pas seulement les cures où les aspects psychotiques sont les plus évidents, mais toute cure analytique. « Un résidu de cette formation primitive agglutinée, écrit J. Bleger, subsiste chez tout le monde et de son importance dépend le déficit de la formation de la personne, du sens du réel, du sentiment d'identité, du schéma corporel, ces processus étant toujours liés entre eux » (*ibid.*, p. 95).

J. Bleger pense et travaille ici avec les notions kleiniennes de position et d'identification projective. Pour Melanie Klein, le monde psychique se construit par identification projective. En travaillant sur les caractéristiques de l'agglutination de la symbiose, J. Bleger est amené à penser que, dans le noyau agglutiné, il n'y a pas de relation d'objet entre les objets et les noyaux du moi. Pour rendre compte de ce fonctionnement, il reprendra de Fairbairn la notion freudienne d'identification primaire (1998), la non-différentiation entre l'objet et la partie du moi qui y est liée. C'est la raison pour laquelle il pense qu'il est incorrect de parler d'« objet » agglutiné et opte pour « noyau ».

Selon J. Bleger, la relation symbiotique n'a rien d'un lien idyllique (idée qui relèverait plutôt d'un fantasme de désir). S'il faut immobiliser ce qu'il faut bien appeler la folie, c'est pour pouvoir fonctionner, par ailleurs, de façon normale ou courante. Mais le maintien de la relation symbiotique est aussi dangereux que sa rupture. Son maintien se paie d'une grande pauvreté interne et aussi d'une forte dépendance, souvent ignorée, vis-à-vis de certaines personnes, d'une activité, d'une institution, d'un idéal. Toutes les facettes de la vie humaine et sociale peuvent être le lieu de cette action de déposer cette partie folle. Nous y reviendrons avec la question du cadre analytique. Si la rupture est aussi dangereuse, c'est que, en cas de mobilisation massive, les

25. Voir à ce propos la section « Symbiose et nature de la relation d'objet » du chapitre 2, p. 47.

capacités du moi peuvent être débordées, et cela peut aller jusqu'à la désagrégation psychotique. Une invasion limitée ou passagère peut se manifester, par exemple, par un sentiment de confusion ou de perplexité.

#### POURQUOI L'AMBIGUÏTÉ ?

De l'étude de la symbiose se dégage la profonde ambiguïté qui la caractérise. Pour la situer dans un ensemble plus large, J. Bleger postule que l'ambiguïté caractérise l'organisation la plus primitive de la personnalité. Il l'appelle indifférenciation primitive, puis syncrétisme (pour éviter l'idée de déficit connoté par le préfixe « in »). Il relève l'existence de l'hypothèse de l'indifférenciation primitive dans l'œuvre de beaucoup de psychanalystes, Klein, Fairbairn et Fenichel, par exemple, mais sans qu'elle soit vraiment posée en tant que telle, ni travaillée. Peu à peu l'indifférenciation primitive devient centrale dans la perspective de J. Bleger. Son étude (avec celle de l'ambiguïté) aura alors un impact assez fort dans son élaboration, et le conduira à une sorte de réorganisation de ses points de vue. À cet égard, l'avant-propos de *Symbiose et Ambiguïté* est particulièrement éclairant.

La notion d'ambiguïté ne présente pas de difficulté majeure, mais elle requiert un effort de pensée pour saisir l'ensemble. Les chapitres 4 et 5 de *Symbiose et Ambiguïté* l'abordent en détail. Il faut entrer dans le texte pour en suivre l'élaboration<sup>26</sup>.

Selon sa définition classique, l'ambiguïté est pour J. Bleger ce « qui peut être compris de différentes façons ou ce qui est imprécis ou non défini ». Il écrit : « On dira d'une personne qu'elle est ambiguë lorsqu'elle est "variable, incertaine, changeante" ; lorsqu'elle présente alternativement des tendances, des affects, attitudes ou comportements qui sont différents entre eux, mais qui, même en étant contradictoires ou s'excluant mutuellement pour l'observateur, ne le sont pas pour le sujet, qui reste ainsi dans une condition d'indéfinition ou indétermination » (1973a, p. 455). Ainsi une personne ambiguë peut assumer des rôles de manières très variables, prenant pour siennes les opinions des autres, et sans entrer en contradiction. « Ce qu'il intériorise n'est pas un moi mais une fusion moi-non-moi » (Bleger, 1981, p. 222).

Deux grandes possibilités : ou bien le noyau agglutiné – ou partie psychotique de la personnalité – est fortement clivé et alors la personnalité

26. Peu avant sa mort, J. Bleger avait écrit un texte très clair et succinct sur l'ambiguïté (1973a).

la plus mûre s'organise en écartant ses aspects les plus fous et primitifs. Ou bien, à défaut de bons dépositaires pour le lien symbiotique dans le développement infantile, la personnalité se construit à *partir* du noyau agglutiné. Il appelle ces dernières organisations « personnalités ambiguës ». L'ambiguïté est donc ici au premier plan et la personnalité trouve moyen d'organiser son identité.

« L'indifférenciation moi/ non-moi, écrit J. Bleger, constitue un *autre* type d'organisation de la *personnalité et de la réalité*<sup>27</sup> » (*ibid.*, p. 221).

La personnalité ambiguë ne manque donc pas de moi et de sens du réel : elle possède un *autre* type de moi et un *autre* sens du réel. On peut en déduire que l'omnipotence (par exemple) qui la caractérise, comme elle caractérise l'organisation primitive syncrétique, ne constitue pas un manque de sens du réel (au sens conventionnel du terme) mais un maniement différent de la réalité, une relation distincte à elle, qui peuvent même "réussir" au sujet<sup>28</sup> (*ibid.*, p. 222).

En prenant appui sur la définition que Freud donne de l'identification dans *Psychologie des masses*, « la forme la plus précoce et la plus originelle de la liaison de sentiment » (Freud, 1921c, p. 44), J. Bleger considère qu'il s'agit d'une structure indifférenciée, dans laquelle il n'y a pas encore de discrimination entre moi et objet, corps et esprit, réalité externe et interne. Il appelle cette structure « syncrétisme », en reprenant un terme utilisé par Henri Wallon (1945, 1952). Le sujet ne se reconnaît que par ses fonctions. Il n'est pas une personne mais un personnage : il est le rôle qu'il assume à chaque moment. « Ils *sont* la relation<sup>29</sup> », écrit J. Bleger (Bleger, 1973a, p. 460). Mais il insiste longuement sur le fait qu'il ne faut pas penser en termes de *déficit* d'identité mais comme *d'autres modalités* d'identité.

Dans un schéma des années 1940, un ethnologue français, Maurice Leehnhardt, représente le sujet dans le monde canaque (Polynésie) par un centre vide sans véritable délimitation, d'où partent des lignes indiquant les relations avec différents objets ou fonctions (1981, p. 227). C'est un moi « vide » ou « sans contenu propre », qui n'existe que *par* et *dans* la relation.

José Bleger a décrit différents types de personnalités ambiguës. Je vais brièvement évoquer la personnalité « factique ». Les autres sont longuement décrites au chapitre 5 de *Symbiose et Ambiguïté*. Le mot *fáctico* en espagnol veut dire que quelque chose est basé sur les faits, ou limité à eux (« factuel »). La personnalité factique a une identité groupale ou institutionnelle :

Ce n'est pas qu'ils dépendent ou qu'ils appartiennent à une fonction, à un groupe ou à une institution : ils *sont* la fonction, le groupe ou l'institution. Ceci est, ou peut être, tout

27. Les italiques sont de J. Bleger.

28. Les italiques sont de J. Bleger.

29. Les italiques sont de J. Bleger.

ce qu'ils ont comme identité. Ils se définissent par ce qu'ils font ou par leur appartenance à un groupe et le manque de ceux-ci peut provoquer une véritable désorganisation du moi<sup>30</sup> (Bleger, 1973a, p. 460).

Un des patients de J. Bleger a pu dire, une fois le traitement avancé, qu'il n'avait pas de squelette ou que son squelette était externe comme celui d'un scarabée.

Dans cette description, on peut entendre les échos de ce que, entre autres, Helen Deutsch (1942) a décrit comme « personnalité comme si » ou Donald Winnicott (1960) comme faux self. José Bleger pense que la persistance de ces modalités de fonctionnement est due à un déficit de la relation symbiotique normale et ininterrompue au cours des premières années de vie. Ce qui a empêché l'établissement d'une identité (un « squelette »).

Pour situer la notion d'ambiguïté, il faut la référer à deux autres. D'une part à l'ambivalence, qui concerne classiquement la possibilité d'aimer et de haïr en même temps le même objet. De l'autre, et suivant Pichon Rivière, le mécanisme de la « divalence » qui, par clivage, fait que l'on aime et on hait séparément deux objets différents (1970, 2004). On évite par là le conflit de l'ambivalence, on vit chaque sentiment avec un objet différent comme s'il n'y avait pas de relation entre eux (les sentiments et les objets). À cette série, J. Bleger pense qu'il faut ajouter l'ambiguïté, un phénomène très fréquent qu'on risque de ne pas percevoir. On confond souvent l'ambiguïté avec la confusion, mais celle-ci correspond au sentiment face à l'ambiguïté, dans le contretransfert. Il faut distinguer l'ambiguïté du sujet avec l'effet qu'elle produit chez son interlocuteur.

En suivant Melanie Klein, et dans la lecture qu'en fait Pichon Rivière, J. Bleger fait de la « divalence » une des caractéristiques de la position schizo-paranoïde et de l'ambivalence un trait majeur de la position dépressive. L'ambiguïté sera caractéristique des modalités les plus primitives du fonctionnement, avant la position schizo-paranoïde : il l'a appelée « position glischrocaryque ». *Glischro* veut dire visqueux et *caryon*, noyau<sup>31</sup>.

Le syncrétisme, terme qu'il préfère à celui d'indifférenciation, est la caractéristique fondamentale des personnalités ambiguës. Dans un texte de 1973 qu'il n'a pas pu voir publié de son vivant, la structure la plus primitive sera appelée, structure syncytiale. En biologie, le syncytium est une masse de cytoplasme contenant plusieurs noyaux.

Un des enjeux est de repenser autrement la question du narcissisme, de la reformuler en termes de structure syncytiale. Le narcissisme primaire

30. Les italiques sont de J. Bleger.

31. J. Bleger a repris le terme de l'œuvre de Françoise Minkowka sur l'épilepsie (1923, 1956). En lien peut-être aussi avec ce que Freud (1917, p. 360) désigne comme « viscosité de la libido ».



présuppose un sujet isolé qui va se connecter et entrer peu à peu en relation avec les autres et le monde extérieur, alors que la structure syncytiale implique que le sujet doit peu à peu se différencier au cours du développement, opérant un changement dans sa relation avec le monde extérieur (1973a, p. 476). Nous y reviendrons brièvement à la fin du texte.

## LE CADRE

Depuis les années 80, le mot « cadre » est de plus en plus utilisé dans le monde psychanalytique. En France ce fut d'abord le texte de Jean-Luc Donnet de 1973, puis le texte présenté par André Green au congrès de l'IPA de 1975, plus tard les textes de Pierre Fédida (1995) et de René Roussillon (1995), parmi d'autres.

Ici une seule remarque : le texte sur le cadre de J. Bleger, implicite ou explicitement en toile de fond, est lu et critiqué comme s'il défendait une vision formelle du cadre. Il semble que le point de départ de beaucoup de « réponses » à la question du cadre en France, partent de cette idée purement formelle, temps de séances et notamment leur nombre. On risque alors de s'enfermer entre une alternative formaliste (dont l'extrême est la création en Angleterre d'une autre société psychanalytique où l'on accepte l'analyse à 4 fois par semaine au lieu des 5 exigées à la société d'origine), et une autre où seul compte l'acte analytique ou le site analytique. On peut, je crois, en faire une tout autre lecture du texte de J. Bleger nettement moins tranchée et en laissant la question ouverte.

En abordant la question du cadre dans l'œuvre de J. Bleger, on pourrait penser qu'il ne s'agit que d'une sorte d'application des hypothèses précédentes à une question technique particulière<sup>32</sup>. Ce n'est que très partiellement vrai, peut-être même tout à fait faux. La question du cadre permet d'approfondir l'étude de la symbiose et surtout de l'ambiguïté, en introduisant une autre question majeure, celle de l'institution.

32. Lors de la traduction en anglais du texte sur le cadre pour l'*International Journal of Psychoanalysis* en 1967, on a traduit cadre [« *encuadre* » en espagnol] par « *frame* ». Dans la nouvelle traduction de *Symbiose et Ambiguïté* en anglais, où le texte sur le cadre en constitue le chapitre 6, on l'a traduit par « *setting* ». En faveur de ce dernier choix, on peut remarquer que le texte de J. Bleger commence par utiliser ce terme en anglais en citant Winnicott. Plus encore, utiliser un autre terme, reviendrait à supposer que J. Bleger essaie de créer un autre concept et qu'il s'écarte de la discussion sur la question du « *setting* » dans la littérature psychanalytique. En France, R. Kaës distingue « cadre » et « dispositif » comme deux notions différentes (2007, p. 54-57).



Les différences entre le texte de 1957 sur la séance et celui de 1966 sur le cadre sont évidentes : les presque dix ans qui les séparent sont ceux de l'élaboration des notions de symbiose et surtout d'ambiguïté. Entre les deux textes, il y a eu un bouleversement dans la pensée de J. Bleger. Comme il l'écrit lui-même dans le texte de 1966, c'est en travaillant sur l'ambiguïté que le texte sur le cadre a pu être produit (1981, n. 1 p. 213). C'est en pensant analytiquement à la question de l'ambiguïté, ou plutôt en étudiant l'ambiguïté *dans* et *de* la séance analytique, que la question du cadre est apparue, paradoxalement, plus claire.

Nous l'avons vu, le lien symbiotique implique dès le départ plusieurs personnes, deux au moins. C'est bien une situation interpersonnelle mais envisagée d'un point de vue très peu relationnel, au sens habituel du terme : pas de véritable rapport. L'autre est ici avant tout une nécessité du fonctionnement de mon propre narcissisme.

Avec la notion d'indifférenciation primitive, qu'il appellera par la suite syncrétisme, est mise aussi en évidence dans la séance l'origine groupale, ou familiale si l'on veut, de la personnalité. Cette idée a quelque chose de choquant pour beaucoup d'analystes. Elle apparaît assez tôt dans les textes de J. Bleger (vers la fin du chapitre 1 écrit en 1959, *op. cit.*, p. 4-43) mais il tardera, semble-t-il, à en tirer toutes les conséquences.

L'idée de l'origine groupale de la personnalité qui se construit par une lente différenciation, l'a amené, avec d'autres psychanalystes, dont tout particulièrement Pichon Rivière, à considérer l'institution comme une partie essentielle de la personnalité (de là, le « moi factique ») Pour Elliott Jacques (1955) et Elizabeth Menzies, par exemple, l'institution servirait comme défense contre les anxiétés psychotiques.

Il n'y a pas, en soi, d'institutions « bonnes » ou « mauvaises ». Elles ne sont pas un agrégat de relations humaines mais une partie essentielle de l'identité personnelle, qui est en partie groupale. Pour J. Bleger, l'institution n'est pas extérieure à la problématique de la psychanalyse elle-même : on ne peut séparer la pratique de la théorie ni celles-ci de sa forme instituée ou de son enseignement. L'ensemble doit être compris comme une praxis. Dans son texte sur le cadre, il écrit que le « moi factique » ou d'appartenance est « constitué ou maintenu par l'inclusion du sujet dans une institution ». Il donne comme exemples la relation thérapeutique, un groupe d'études et, avec humour, l'*Asociación Psicoanalítica Argentina* (1981, p. 294).

Il s'agit d'interroger la séance psychanalytique comme une institution, et l'institution psychanalytique elle-même, comme partie intégrante de la praxis psychanalytique, non comme une sorte d'excroissance. On a tendance à faire du cadre une notion purement formelle : nombre de séances par semaine, modalité

du paiement, absences, vacances. Or, comme l'écrit J. Bleger, « Une relation qui se prolonge des années en conservant un ensemble de normes et d'attitudes n'est autre que la définition même d'une institution » (*ibid.*, p. 285). Si le texte sur la séance explore les mouvements dialectiques du processus analytique, celui sur le cadre s'intéresse aux aspects non-dialectiques. Ce qui est en jeu dans la symbiose permet d'aborder les aspects non-dialectiques de la séance. Ce qui n'est pas encore discriminé, fortement clivé et permet qu'un moi plus mûr puisse vivre, penser et aimer. Ces différents éléments agglutinés persistent sans conflit de sentiments. Des idées à caractère contradictoire, non discriminées et fusionnées, cohabitent. Cet aspect ambigu du noyau symbiotique permet un changement de perspective dans la considération de la séance et de son cadre.

L'ambiguïté s'approprie tout ce qu'elle a à sa portée, utilise tous les recours de la séance et de son cadre pour se cacher à l'intérieur même du processus analytique. Tout fonctionne pour que rien ne change.

L'ouvrage de 1967 aurait pu aussi s'appeler « De la symbiose à l'ambiguïté », puisqu'il s'agit de montrer jusqu'à quel point les positions les plus affirmées, les élaborations les plus raffinées, non seulement essayent de mettre l'ambiguïté de côté, mais sont construites sur elle, sur un terrain où il n'y aurait pas de conflit et où domine un « agglomérat » de « choses ».

Les constantes du cadre permettent de se rendre compte de l'existence de deux cadres différents, celui de l'analyste et celui du patient, qui ne coïncident pas. Si la rupture du cadre permet qu'apparaissent des aspects essentiels de la situation transférentielle, la symbiose selon J. Bleger, on l'a vu, peut être aussi dangereuse lorsqu'elle se maintient que lorsqu'elle se rompt.

Dans son texte, on peut facilement repérer les différents points de vue qu'il utilise pour étudier le cadre. Le schéma corporel, la logique moi non-moi, en tant que présupposé, en termes de méta conduite ou de méta langage, en tant que compulsion de répétition ou comme institution. Il serait difficile voire trompeur de présenter la question du cadre chez J. Bleger comme un tout achevé. Bien qu'il avance des hypothèses très fortes, le ton du texte reste celui d'une exploration.

Son point de départ est la compulsion de répétition, que les Baranger appellent « un bloc de granite » dans leur texte sur le champ (1985, p. 1563). Mais J. Bleger prend le cadre comme institution, c'est-à-dire comme une forme sociale plus ou moins stable dont les liens sont forts, bien qu'invisibles. Or définir le cadre par des aspects formels et matériels de la cure en fait une pure forme, pour que le « véritable » processus analytique puisse avoir lieu. Il y a en psychanalyse une logique du manque ou de la perte avec laquelle nous pensons la plupart du temps notre clinique. Mais il y a certainement une autre logique en jeu sur laquelle J. Bleger insiste particulièrement : tout ce qui reste

immobilisé pour que le moi puisse faire ses expériences de frustration et de gratification, de perte et manque, c'est-à-dire pour pouvoir grandir. Et ce, aux dépens des aspects les plus fous et affolants, fusionnés et non discriminés, qui doivent rester immobilisés. L'immobilisation se fait par l'action de déposer, par exemple dans les institutions. Le cadre psychanalytique n'est donc pas une pure forme et accomplit un rôle essentiel. Interroger le cadre comme une institution permet de ne pas le tenir pour artificiel mais de le faire apparaître comme un aspect nécessaire de la réalité humaine.

L'identité est toujours, pour J. Bleger, en totalité ou partiellement, d'appartenance à un groupe, à une institution, à une idéologie : « Toute institution, écrit-il, est une partie de la personnalité de l'individu. » C'est « le noyau fondamental de l'identité » (*ibid.*, p. 285). Si la symbiose, comme le membre fantôme dont il se sert comme analogie, ne se manifeste que lorsqu'elle manque, les institutions sont alors le membre fantôme, « celui de l'organisation la plus primitive et indifférenciée » (*ibid.*, p. 286).

Une situation clinique illustre la difficulté de la définition de la notion de cadre dès la première page, où il écrit que son travail analytique avec des psychotiques lui a montré « combien il est important de préserver et de défendre les fragments et les éléments du cadre qui ont pu être conservés, ce qui n'est souvent possible que si le patient est interné » (*ibid.*, p. 284). Proposition surprenante : préserver des fragments du cadre en hospitalisant le patient. De même, dans une note de la même page : « le cadre psychanalytique correspond plutôt à une stratégie qu'à la technique » (*ibid.*, n° 1).

Le membre fantôme qu'est l'institution du cadre ou le cadre comme institution se constitue en un non-moi. Dans la mesure où les aspects immobilisés permettent le développement du moi, il l'appelle le « non-moi », suivant peut-être Bion, mais plus encore Freud, dans son texte sur la négation (1925). Dans la constitution du moi, ce qui est bon je l'avale, ce qui est mauvais je le crache. Mais ce que je crache et qui ne fait pas partie de mon moi, bien que dehors, existe quand même. Le cadre est alors une forme de non-moi.

Point-clé : le fait « de ne pas percevoir le non-moi ne signifie pas son inexistence pour l'organisation de la personnalité ». « La connaissance de quelque chose n'est donnée que par l'absence de ce quelque chose, jusqu'à ce que ce soit organisé en objet interne. Mais ce que nous ne percevons pas existe également » (*op. cit.*, p. 286). Et quelques pages plus bas : « Par non-moi n'entendons pas une inexistence : le non-moi existe bel et bien », au point que de lui dépend « la possibilité de formation et conservation du moi, son existence même » (*ibid.*, p. 290). Et encore vers la fin du texte : « Le cadre est "muet", ce qui ne signifie pas qu'il est inexistant ; il forme le non-moi du patient à partir duquel se dessine le moi » (*ibid.*, p. 299).

Voici un des exemples cliniques. Le patient a connu une enfance de riche. Bien que sa famille ait perdu depuis longtemps ses biens et son statut social, dans son monde fantôme le patient était au-dessus des difficultés de la vie. Comme conséquence du travail analytique, il commence à avoir des difficultés financières pour payer ses séances. Ces difficultés financières deviennent une fissure ou une brèche « par où, écrit J. Bleger, la réalité fit irruption » (*ibid.*, p. 292).

Le monde fantôme dans lequel il vivait était celui de son organisation infantile toute-puissante, nécessaire en son temps. Il amenait secrètement ce cadre à l'analyse avec l'espoir inconscient que l'analyse l'aiderait à le consolider, une attente très fréquente dans beaucoup de cures. À sa place, apparaît une fissure ou une brèche dans la conviction infantile du patient. Le cadre lui servait à déposer cette omnipotence et sa dépendance infantile, le cadre de l'analyste lui permettait de déposer son propre cadre. Les difficultés financières seront la voie par laquelle fait irruption la réalité. Permanence toujours active de la réalité infantile, comme le postule Freud. Les Baranger appellent « bastion » cet aspect que le patient ne veut pas mettre en jeu parce que, écrivent-ils, « le risque de le perdre le mettrait dans un état d'extrême détresse, vulnérabilité et désespoir » (1985, p. 1560, trad. modifiée). Reprenant l'idée des Baranger, J. Bleger conclut que le bastion est un autre endroit de l'action de déposer la symbiose. En revanche, le « comme si » de la situation psychanalytique, que les Baranger postulent, ne se trouve pour J. Bleger que dans le processus. Le cadre n'admet d'ambiguïté, ni de la part de l'analyste, ni de celle du patient.

Le patient « apporte “ce qu'il a” », c'est-à-dire sa propre organisation « même désorganisée » (*ibid.*, n° 4, p. 289). Hospitaliser le patient pour préserver des fragments de son cadre s'explique par l'idée que le cadre de ce patient lui est fondamental : c'est tout ce qu'il a ou ce qui lui reste. Il s'agit de préserver le non-moi lorsque l'organisation du moi entre en crise. Lorsqu'il existe un risque de désagrégation psychotique, le patient a besoin d'une autre institution.

Peu à peu le ton devient plus soutenu : « Le cadre *est* la partie la plus primitive de la personnalité, la fusion moi-corps-monde... » (*ibid.*, p. 291). Et vers la fin du texte : « [...] le cadre du patient est sa fusion la plus primitive avec le corps de la mère » (*ibid.*, p. 298), « à l'intérieur du cadre est déposée “l'institution familiale” la plus primitive du patient » (*ibid.*, p. 299). L'institution familiale : c'est-à-dire d'une institution à une autre. La compulsion de répétition sera non seulement, comme l'indique Freud, une manière de se souvenir, mais aussi, écrit J. Bleger, « une manière de vivre ou la *condition* pour vivre<sup>33</sup> » (*ibid.*, n° 1, p. 289).

33. Les italiques sont de J. Bleger.

J. Bleger a laissé beaucoup de textes inédits et des projets plus ou moins avancés. À la fin du deuxième volume de son commentaire sur l'œuvre de Politzer (1966, vol. 2, p. 280), il écrit que, dans la foulée de la critique de Politzer, il faudrait « reconsidérer la psychologie et la psychopathologie à partir du phénomène de l'aliénation avec un dépassement [*superación* en espagnol] des conséquences que celle-ci a données comme supposés de l'investigation scientifique ». Dans une note, il écrit que c'est ce qu'il a tenté de faire en 1965 dans un cours à la *Escuela de Psiquiatría Social* de Pichon Rivière. Le titre du cours était « Aliénation, psychologie et psychopathologie ». Et il ajoute : « Le projet est de publier prochainement cette investigation ».

Or ce livre n'a pas vu le jour bien qu'il existe dans ses archives sous une forme assez élaborée. Un seul chapitre de ce livre a été publié à titre posthume (Bleger, 1972). A-t-il été pris de court (*Symbiose et Ambiguïté* a été préparé pour sa publication à ce moment même) ? A-t-il volontairement renoncé au projet en le reconsidérant de manière critique ?

L'autre perspective, déjà présente dans l'Avant Propos de *Symbiose et Ambiguïté*, est explicitement indiquée dans les derniers textes et surgit au fil du développement des différents chapitres de *Symbiose et Ambiguïté*. C'est le passage de la symbiose à l'ambiguïté et surtout du modèle de l'indifférenciation primitive à celle du syncrétisme. Dans l'Avant Propos, il décrit une partie de ce cheminement en insistant sur deux hypothèses fondamentales : la première est que le phénomène mental « est *une* des modalités de la conduite, son apparition est postérieure à celles des autres conduites et les premières structures indifférenciées, syncrétiques, sont des relations essentiellement corporelles<sup>34</sup> » (Bleger, 1981, p. 10). Le mot « syncrétisme » est important : prendre le phénomène mental pour premier implique toute une conception de la psychologie. La racine corporelle du monde est une hypothèse freudienne mais peut-être insuffisamment développée.

La deuxième hypothèse est une remise en question « de l'assertion selon laquelle les premiers stades de la vie humaine se caractérisent par l'isolement ; ce serait à partir de cet isolement que l'être humain entrerait graduellement en relation avec les autres êtres humains ». Et il ajoute : « Cette assertion est la quintessence de l'individualisme, portée au domaine scientifique » (*ibid.*, p. 8). Il s'agit du renversement de ce que Marx a appelé la robinsonnade : l'idée que l'individu construit son monde.

34. Les italiques sont de J. Bleger.

Le passage de la notion d'indifférenciation primitive à celle de syncrétisme est visible dans les textes des années 1970, par exemple : « Les fondements de l'identité ne résident pas dans les structures ou organisations psychologiques les plus évoluées et consolidées, mais dans la continuité ou le maintien d'une structure sur laquelle elles s'appuient et que j'appelle structure syncytiale en raison de ses caractéristiques » (1973*b*, p. 9). Et aussi : « Dans une certaine mesure, l'identité réside dans le non moi ou ce que j'ai appelé moi syncrétique. » À partir de cette idée, il peut construire une modalité de sociabilité qu'il appelle syncrétique. La relation mère-enfant en tant qu'interpersonnelle est un point d'arrivée, non de départ : « La symbiose mère-enfant n'est pas une interaction entre deux êtres mais une organisation indivise ou non discriminée dans laquelle n'existent pas deux êtres distincts ; dans les meilleurs des cas émergeront deux êtres distincts et différents » (*ibid.* p. 12).

La sociabilité syncrétique s'oppose à une sociabilité par interaction : « Dans une pièce se trouve une mère qui lit, regarde la télévision ou tricote ; dans la même pièce, son fils, concentré, est isolé dans son jeu » (1971*a*, p. 93). Du point de vue de l'interaction, on pourrait dire qu'il n'y a pas de communication entre eux : ils ne se parlent pas, ne se regardent pas, chacun agit de son côté. Mais si la mère sort de la pièce, l'enfant arrête de jouer et court pour rester avec elle. Lors de la séquence sans interaction, « il y avait pourtant entre eux, écrit J. Bleger, un profond lien préverbal, qui n'avait même pas besoin de parole ou que les mots auraient, au contraire, perturbé » (*ibid.*). Il conclut : « L'enfant isolé qui joue peut justement être isolé et jouer, *aussi longtemps qu'il a la sécurité de maintenir, clivée dans un dépositaire fidèle, la sociabilité syncrétique (symbiose)*<sup>35</sup> » (*ibid.*, p. 94). Ce n'est pas parce que le patient reste en silence qu'il faut en conclure qu'il « résiste » ou « qu'il évite le contact émotionnel ».

Dans les textes de *Symbiose et Ambiguïté*, il revient à de nombreuses reprises sur la question de l'utilisation du terme « indifférenciation » et la connotation négative du préfixe « in ». Il indique, que le terme « syncrétisme » serait préférable, car ce n'est pas un simple changement de mot : penser en termes d'indifférenciation ou de syncrétisme entraîne des présupposés et des implications très différents.

De même, le fait de ne pas penser les personnalités ambiguës en termes de déficit mais de types différents d'organisation. Il met ainsi en évidence la difficulté qu'il y a, en psychanalyse, à penser en termes de déficit alors que l'élaboration freudienne est basée plutôt sur l'idée d'excès. Penser en termes

35. Les italiques sont de J. Bleger.

de déficit place le psychanalyste en position d'avoir à donner ou construire ce qui n'existerait pas. Et par la même occasion le risque de se prendre pour un demiurge plutôt qu'un « simple » être humain.

Leopoldo Bleger  
13 rue Béranger  
75003 Paris  
leopoldo.bleger@gmail.com

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Amati-Sas S., Caloz-Tschopp M.-C., Wagner V., *Trois concepts pour comprendre José Bleger. Symbiose, ambiguïté, cadre*, Paris, L'Harmattan, 2016.
- Amigorena-Rosenberg N., Bleger L., Vera Ocampo E., Position et objet dans l'œuvre de Melanie Klein ou Klein contre Klein, *Revue française de psychanalyse*, t. LXV, n° 1, 2001, p. 269-273.
- Anzieu D., Dorey R., Laplanche J., Widlöcher D., *La Pulsion. Pourquoi faire ?*, Paris, Association psychanalytique de France, 1984.
- Arbiser S., A brief history of psychoanalysis in Argentina, *Journal of the American Psychoanal. Association*, t. 51, 2003, p. 323-335.
- Baranger M., Baranger W. (1961-1962), La situation analytique comme champ dynamique, trad. fr. Luisa de Urtubey, *Revue française de psychanalyse*, t. XLIX, n° 6, 1985, p. 1543-1551.
- Baranger W. (1971), *Position et objet dans l'œuvre de Melanie Klein*, trad. D. Faugeras, préf. S. Resnik, Toulouse, Érès, 1999.
- Baranger W. (1979), Processus en spirale et champ dynamique, *Topique*, n° 60, 1996, p. 369-383.
- Bernardi R., The Need for True Controversies in Psychoanalysis: The Debates on Melanie Klein and Jacques Lacan in the Río de la Plata, *International Journal of Psychoanalysis*, t. 83, 2002, p. 51-873.
- Bernardi R., (2009), Quelle est la métapsychologie dont nous avons besoin ? L'actualité de José Bleger, in Amati-Sas et al (2016), p. 139-157.
- Bernardi R., de León Bernardi B., The concepts of *vínculo* and dialectical spiral: a bridge between intra- and intersubjectivity, *Psychoanalytic Quarterly*, 2012, t. 81, p. 531-564.
- Bion W.R. (1957), Différenciation de la part psychotique et de la part non psychotique de la personnalité, *Nouvelle Revue de psychanalyse*, n° 10, 1974, p. 61-78.
- Bleger J., *Implicaciones de la sesión psicoanalítica*, Buenos Aires, Miméographie, 1957.
- Bleger J. (1957), La séance psychanalytique, trad. Joëlle Hullebræck, *Revue belge de psychanalyse*, n° 55, 2009, p. 11-22.
- Bleger J., *Psicoanálisis y dialéctica materialista. Estudios sobre la estructura del psicoanálisis*, Buenos Aires, Paidós, 1958.
- Bleger J., *Psicología de la Conducta*, Buenos Aires, Eudeba, 1963.



- Bleger J., *Psicohigiene y Psicología Institucional*, Buenos Aires, Paidós, 1966.
- Bleger J. (1967), *Symbiose et Ambiguïté. Une étude psychanalytique*, Paris, Puf, 1981, trad. Annie Morvan.
- Bleger J. (1969), Teoría y práctica en psicoanálisis: la praxis psicoanalítica, *Revista Uruguaya de Psicoanálisis*, XI, 3/4, p. 287-303. Réédité in *Revista de Psicoanálisis*, 2003, LX, 4, p. 1091-1104.
- Bleger J., Cuestiones metodológicas del psicoanálisis, in Ziziemsky D. (dir.), *Métodos de investigación en psicología y psicopatología*, Buenos Aires, Nueva Visión, 1971a, p. 111-132.
- Bleger J., *Temas de Psicología: Entrevista y Grupos*, Buenos Aires, Nueva Visión, 1971b.
- Bleger J., Psicología de la alienación, *Cuadernos de Psicología Concreta*, año 2, 1972, n° 4, p. 9-25.
- Bleger J., Ambiguity: A concept of psychology and psychopathology, in S. Arieti (ed.) *The World Biennial of Psychiatry and Psychotherapy*, vol. 2, New York, Basic Books, 1973a, p. 453-470.
- Bleger J., La identidad del adolescente, in J. Bleger et al., *La identidad en el adolescente*, Buenos Aires, Paidós, 1973b, p. 9-14.
- Bleger J., *Symbiosis and Ambiguity. A Psychoanalytic Study*, Londres, Routledge, 2013.
- Caloz-Tschopp, M.-C. (dir.), *Ambiguïté, violence et civilité. (Re)Lire aujourd'hui José Bleger à Genève*, Paris, L'Harmattan, 2014.
- Churcher J., Symbiose, ambiguïté et cadre psychanalytique dans la théorie de José Bleger : explications et réflexions, in Amati-Sas et al., 2016, p. 233-243.
- Coulon N. de, L'ambiguïté dans la cure psychanalytique, in Amati-Sas et al., 2016, p. 199-206.
- Dagfal A. (2006), Bleger dans les années 1950 : psychiatrie, psychanalyse et matérialisme dialectique dans la création d'une nouvelle psychologie, in Amati-Sas et al., 2016, p. 159-180.
- Dagfal A., *Psychanalyse et Psychologie. Paris-Londres-Buenos Aires*, Paris, Éd. Campagne première, 2011.
- Deutsch H., Some forms of Emotional Disturbance and their Relationship to Schizophrenia, *Psychoanalytic Quarterly*, t. 11, 1942, p. 301-321.
- Donnet J.-L., Le divan bien tempéré, *Le Divan bien tempéré*, Paris, Puf, 1995, 1973, p. 75-111. Article publié à l'origine dans la *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 8.
- Etchegoyen H. (1986), *Fondements de la technique psychanalytique*, Paris, Hermann, 2005.
- Etchegoyen H. et Zysman S., Melanie Klein in Buenos Aires: beginnings and developments, *International Journal of Psychoanalysis*, t. 86, 2005, p. 869-894.
- Etchegoyen H. (2013), Preface, in J. Bleger, 2013, p. XII-XVI.
- Faimberg H., Cucurullo A., Wender L., La psychanalyse en Argentine, in R. Jaccard (dir.), *Histoire de la psychanalyse*, t. II, Paris, Hachette, 1982, p. 395-444.
- Faimberg H., José Bleger's dialectical thinking, *International Journal of Psychoanalysis*, 2012, t. 93, p. 981-992.



- Fairbairn W.R. (1941), Une psychopathologie révisée des psychoses et des psychonévroses, *Études psychanalytiques de la personnalité*, Paris, Éditions du Monde interne, 1998, p. 29-60.
- Fédida P., *Le Site de l'étranger*, Paris, Puf, 1995.
- Ferenczi S., Rank O. (1924), *Perspectives de la psychanalyse*, Paris, Payot, 1994.
- Freud S. (1911b), Formulations sur les deux principes de l'advenir psychique, *OCF-P*, XI, Paris, Puf, 1998.
- Freud S. (1916-1917a), *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, *OCF-P*, XIV, Paris, Puf, 2000.
- Freud S. (1921c), *Psychologie des masses et analyse du moi*, *OCF-P*, XVI, Paris, Puf, 1991.
- Freud S. (1925h), La négation, *OCF-P*, XVII, Paris, Puf, 1992.
- Green A. (1974), L'analyste, la symbolisation et l'absence dans le cadre analytique, *La Folie privée*, Paris, Gallimard, 1990, p. 63-102.
- Greenberg J. (2012), Commentary on José Bleger's Theory and Practice in Psychoanalysis: Psychoanalytic Praxis, *International Journal of Psychoanal.*, t. 93, p. 1005-1016.
- Hubert H., Entre apport et aporie de la critique marxiste : retour sur la critique de Georges Politzer faite à la psychanalyse. Perspectives actuelles, *Congrès Marx International VI*, université de Nanterre, septembre 2010.
- Jaques E., Social Systems as a defence against Persecutory and Depressive Anxiety, in M. Klein, P. Heimann and R.E. Money-Kyrle, *New Directions in Psychoanalysis*, Londres, Tavistock Publications, 1955, p. 478-498.
- Kaës R., *Un singulier pluriel*, Paris, Dunod, 2007.
- Kaës R., Préface, in Amati-Sas et al., 2016, p. 9-16.
- Langer M. (1951), Una sesión psicoanalítica, *Revista de Psicoanálisis*, Buenos Aires, n° 08/02, p. 203-210.
- Laplanche J., *Problématiques IV, l'inconscient et le ça*, suivi de J. Laplanche et S. Leclaire, L'inconscient, une étude psychanalytique (1959, 1965), Puf, 1981.
- Leehnhardt M., *Do Kamo*, Paris, Gallimard, 1947.
- Liberman A., Une réforme de l'entendement : contextes et débats dans la pensée de José Bleger, in Amati-Sas et al., 2016, p. 245-254.
- Liberman D., *Lingüística, interacción comunicativa y proceso psicoanalítico*, t. II. Buenos Aires, Nueva Visión, 1971.
- Mahler M. (1968), *Psychose infantile*, Paris, Payot, 1973.
- Minkowska F., Recherches généalogiques et problèmes touchant aux caractères (en particulier à celui de l'épileptoïdie), *Annales médico-psychologiques*, 2, 1923, p. 149-170.
- Minkowska F., L'épilepsie essentielle, sa psychopathologie et le test de Rorschach, in F. Minkowska et E. Minkowski, *Le Rorschach, à la recherche du monde des formes*, Paris, Desclée de Brouwer, 1956.
- Pichon Rivière E. (1956), *Primer Congreso Latinoamericano de Psicoanálisis*, Buenos Aires, cité dans la bibliographie de J. Bleger, 1963, p. 338.
- Pichon Rivière E. (1959, 1960, 1961), *Curso de Psiquiatría Dinámica*, Buenos Aires, Escuela Privada de Psiquiatría, cité dans la bibliographie de J. Bleger, 1963, p. 338.

- Pichon Rivière E. (sans date), Seminarios del Instituto de Psicoanálisis, cité dans la bibliographie de J. Bleger, 1963, p. 338.
- Pichon Rivière E. (1967), Une nouvelle problématique pour la psychanalyse, *Le Processus groupal*, Toulouse, Érès, 2004, p. 111-130.
- Pichon Rivière E. (1970), Une théorie de la maladie, *Le Processus groupal*, Toulouse, Érès, 2004, p. 99-110.
- Pichon Rivière E. (1980), *Théorie du lien*, suivi de *Le Processus de création*, Toulouse, Érès, 2004.
- Pichon Rivière E., *Le Processus groupal*, Toulouse, Érès, 2004.
- Politzer G. (1928), *Critique des fondements de la psychologie. La psychologie et la psychanalyse*, Paris, Puf, 1968.
- Politzer G. (1965-66), *Escritos psicológicos de Georges Politzer*, trad. fr. E. Ramos, ed. J. Bleger, 3 vols., Buenos Aires, Ed. Jorge Alvarez.
- Politzer G., *Contre Bergson et quelques autres. Écrits philosophiques 1924-1939*, Paris, Champs Flammarion, 2013.
- Politzer M., *Les Trois Morts de Georges Politzer*, Paris, Flammarion, 2013.
- Plotkin M. (2001), *Histoire de la psychanalyse en Argentine. Une réussite singulière*, Paris, Campagne Première, 2010.
- Racker H. (1960), *Études sur la technique psychanalytique*, Meyzieu, Césura, 1997.
- Rocheffort C., *Le Repos du guerrier*, Paris, Grasset, 1958.
- Rodrigué E., T. de Rodrigué G., *El contexto del proceso analítico*, Buenos Aires, Paidós, 1966.
- Roussillon R., *Logiques et Archéologiques du cadre*, Paris, Puf, 1995.
- Vezzetti H., *Aventuras de Freud en el país de los argentinos*, Buenos Aires, Paidós, 1996.
- Vezetti H., *Psiquiatría, psicoanálisis y cultura comunista*, Buenos Aires, Siglo XXI, 2016.
- Wallon H., *Les Origines de la pensée chez l'enfant*, Paris, Puf, 1945.
- Wallon H., La pensée précatégorielle chez l'enfant, *Enfance*, 2, 1952, p. 97-101.
- Winnicott D.W. (1960), Distorsion du moi en fonction du vrai et du faux self, *Processus de maturation chez l'enfant*, Paris, Payot, 1970.

